

Qu'est-ce qu'un symbole ? par Jean Lassègue

0. Introduction

J'ai pleinement conscience, en posant la question "qu'est-ce qu'un symbole ?", d'être en décalage par rapport au thème central de l'école qui porte sur le mouvement. Néanmoins, ce que je vais développer ici retrouve à mon sens un certain nombre de thèmes qui ont été abordés au cours des journées et j'espère donc que, sous la diversité apparente des points de vue, on pourra toutefois discerner une certaine unité thématique. Voici comment je compte procéder.

Je vais tenter de caractériser la notion de symbole par rapport à celle de signe linguistique en montrant que la logique du symbole, en tant qu'elle est liée à la perception de traits physiques compositionnels, est plus liée à la motricité et au corps que celle du signe et qu'elle est aussi plus archaïque du point de vue du développement de l'individu. J'essaierai de montrer ensuite que les difficultés rencontrées dans l'analyse des rapports du symbole et du signe viennent du fait que l'on a été tenté soit d'accorder une plus grande valeur ontologique au symbole du fait de sa primauté chronologique sur le signe soit au contraire de lui dénier toute valeur autre que psychologique arguant du caractère formellement plus achevé du système des signes. Mais les deux attitudes supposent que la notion de symbole joue le même rôle avant et après l'apprentissage du langage. Si tel n'est pas le cas, on sera conduit à supposer qu'il y a un réinvestissement de la sphère du signe par le symbole. Comme indice de cet état de fait, on montrera la permanence d'une perspective symbolique à l'œuvre dans le système des signes, quand ceux-ci prennent la forme de récits.

1. Caractérisation de la notion de symbole

Y-a-t-il une logique du symbole comme il y a une logique du signe linguistique ? C'est à cette question que je vais m'attacher tout d'abord.

Je vais partir de l'étymologie du symbole pour essayer d'éclaircir le sens de la notion - qui, il faut le reconnaître, est très confus - sans essayer de conférer à l'étymologie un pouvoir explicatif qu'elle ne peut pas avoir puisque la signification d'un mot évolue sans aucun égard à son étymologie. L'étymologie servira donc seulement d'indice pour donner à réfléchir. Symbole vient du grec "symbolon" ; le terme désigne un morceau de terre cuite qui était partagé en deux et dont chaque morceau était conservé par deux familles vivant dans des lieux séparés : quand un membre d'une famille devait être reçu chez l'autre, il lui était possible d'exhiber le morceau manquant du "symbolon" et de le recoller à l'autre, en montrant par là qu'il s'agissait bien d'un membre de la famille alliée. On héritait du "symbolon" que l'on se transmettait à travers les générations.

De cette étymologie romancée, on retiendra cinq points.

11. Cinq traits caractéristiques

Premièrement, le symbole a partie liée avec le signifiant, ce support matériel servant de point d'appui pour l'évocation d'un sens (c'est en se plaçant à ce niveau que l'on parviendra en particulier à distinguer le symbole du signe linguistique).

Deuxièmement, le symbole est, au niveau du signifiant, le résultat d'une composition : c'est la composition de traits saillants de nature physique (comme les deux parties du "symbolon") qui constituent le symbole.

Troisièmement, ces traits saillants ne forment pas une liste close : tout trait saillant peut entrer dans la composition physique d'un symbole parce que tout objet peut recevoir le statut de symbole.

Quatrièmement, le rapport entre le signifiant symbolique et ce qu'il symbolise est non-arbitraire. Par exemple, quand on dit que le lion (signifiant symbolique) symbolise le courage (signifié symbolique), il y a un certain rapport non-arbitraire (habituel, analogique), entre les deux termes, comme c'était déjà le cas du "symbolon" où la cassure entre les deux morceaux de terre cuite était non-arbitraire dans la mesure où, si elle permettait de nouveau l'emboîtement, elle conférerait du même coup à celle-ci un sens tournant autour de l'idée de réunion.

Cinquièmement, le symbole se présente comme une énigme qui résiste à l'interprétation parce que la non-arbitrarité du symbole ne va pas (ou plus) de soi (pourquoi est-ce le lion et non le tigre qui symbolise le courage ?), ce qui confère au symbole un sens caché. Ainsi le symbole relève-t-il de l'ordre du secret et en possède les deux caractéristiques principales : il ne vise pas la communication et il sert de signe de reconnaissance à un groupe par opposition au reste de la société (par exemple, le poisson pour désigner le Christ au temps de la clandestinité des premiers chrétiens).

12- Le symbolisme, la symbolique, le symbolique et la symbolisation

Un certain nombre de termes gravitent autour du mot "symbole". Trois d'entre eux sont particulièrement employés et je vais les décrire brièvement.

Le "symbolisme", outre un courant poétique de l'histoire littéraire, consiste en une interprétation des symboles selon des clés qui permettent de dévoiler leur sens caché. Cet usage est aussi vieux que le monde. On en trouve un panorama très complet pour le cas particulier de l'interprétation des rêves dans le premier chapitre du livre de Freud qui porte ce titre. D'un point de vue non-scientifique (mais qui semble suivre le progrès de la science comme son ombre), on trouve une multitude de symbolismes cosmique, naturaliste, cartomancien ou caractérologique qui tournent pour la plupart autour des superstitions touchant la place de l'individu dans l'univers et dans l'ordre des générations : la réalité est interprétée à partir de clés toutes faites, en nombre restreint formant une combinatoire simple, qui sont censées expliquer l'ordre cosmique et même prévoir son déroulement futur. Cet usage du symbolisme fige en grande partie l'interprétation et détruit du même coup le pouvoir évocateur des symboles.

Inversement, on remarque une tendance chez certains scientifiques à interpréter les résultats de leur science selon un symbolisme religieux (quand on interprète l'ordre de la nature physique ou organique comme une marque de la perfection de la divinité créatrice) ou esthétisant, l'art étant évidemment le lieu privilégié où l'aspect énigmatique et évocateur des symboles est le plus exacerbé : on interprètera par exemple comme des uvres d'art les formes fractales ou optimales dans la nature ou encore les photos d'astronomie ou de cristallographie. Cet usage du symbolisme dans les sciences semble à la fois être reconnu comme une indispensable source d'inspiration subjective et n'avoir aucun statut dans le résultat scientifique lui-même.

Le terme de "symbolique" est particulièrement équivoque : outre son emploi sous forme d'adjectif, il est aussi employé comme substantif - au masculin et au féminin avec deux sens différents. En tant qu'adjectif, il a souvent une signification péjorative, quand on dit d'une action qu'elle n'est que "symbolique" pour dire qu'elle n'a aucune portée réelle (comme dans "Apporter une contribution symbolique"). En tant que substantif féminin, la symbolique est l'étude des clés qui permettent d'interpréter les symboles. Sans être radicalement différente du symbolisme pour ce qui est de la méthode employée, la symbolique s'en distingue dans la mesure où elle ne vise pas une explication globale du cosmos mais seulement la description d'un vocabulaire, référé en particulier au mental. On peut citer l'exemple de Freud qui, dans l'interprétation des rêves, estime ne pas devoir en bannir l'usage, même s'il lui paraît secondaire par rapport aux associations établies par le rêveur lui-même. En tant que substantif masculin enfin, le symbolique est interprété comme le mode d'accès le plus originel de l'humain au sens. S'y trouve de ce fait inclus le processus de symbolisation et la question de la

constitution du symbole - en particulier en psychanalyse. Cet usage du mot au masculin s'est surtout répandu dans le structuralisme français comme on le verra plus loin.

Enfin, par "symbolisation", on entend le processus de la constitution du symbole - que ce soit en psychologie développementale ou en psychanalyse .

La polysémie du mot "symbole" ajoute donc encore à la complexité de la notion. Pour préciser les choses, je vais maintenant essayer de distinguer rapidement le symbole des autres entités signifiantes.

13- Trace, signal, signe

Le symbole se distingue en effet de trois autres entités signifiantes avec lesquelles il est souvent confondu : la trace, le signal et le signe (linguistique).

La trace est composée d'une partie matérielle et d'un sens. Le support matériel de la trace est composé de traits saillants qui ne sont pas institués et ne font pas partie d'une liste close. En effet, la trace n'est pas intentionnelle puisqu'elle existe pour des raisons purement physiques. C'est la raison pour laquelle le rapport entre la partie matérielle de la trace et son sens est non-arbitraire. Cette non-arbitrarité est d'un type à la fois inférentiel et physique : quand on remarque que la fumée évoque le feu ou que l'empreinte d'une patte indique le passage d'un animal, on souligne le fait que la validité logique de l'inférence repose sur la parenté physique entre la trace et ce à quoi elle renvoie (le noir de fumée s'est dégagé de la combustion, la forme de la patte reste lisible dans l'empreinte).

Le signal est lui aussi composé d'une partie matérielle et d'un sens mais contrairement à la trace, le signal est institué. Le support matériel du signal est soit de l'ordre du dessin (les signaux ferroviaires) soit de l'ordre du trait saillant (un son, une raie de lumière). Ce support matériel ne prend pas place au sein d'une liste close : il n'y a pas de limite à ce qui pourrait servir de support matériel à un signal; réciproquement, le sens d'un signal ne dépend pas du sens d'autres signaux, ce qui serait le cas si le support matériel d'un signal prenait place au sein d'une liste finie de supports matériels. On peut donc réagir à un signal unique qui n'entre pas dans une nomenclature comme celle des signaux du code de la route. Contrairement à la trace, le rapport entre la partie matérielle du signal et son sens est arbitraire : le sens du signal, une fois institué, doit être appris. Le signal possède un sens univoque qui vise à provoquer une réaction unique, généralement motrice : le sens d'un signal ne dépend pas du sens d'autres signaux. Par exemple, un panneau de signalisation routier comme un feu de signalisation possède telle ou telle couleur (vert, je passe ; rouge, je m'arrête) qui n'ont aucun rapport avec le sens évoqué (le vert pourrait signifier l'arrêt), mais ce sens est toujours le même et vise à provoquer la même réaction, généralement motrice, chez celui qui est capable de le décoder (humain ou animal).

Le signe - pris ici au sens de signe linguistique - est lui aussi le résultat d'une institution et il entre dans la composition des langues humaines. Il est composé d'un signifiant verbal et d'un signifié. Le signifiant verbal se décompose en un certain nombre de traits saillants appelés phonèmes. Contrairement à ce qui se produit dans toutes les autres entités signifiantes, les phonèmes sont, dans chaque langue, en nombre fini (susceptible cependant d'évoluer au cours du temps). C'est l'articulation des phonèmes entre eux qui, en constituant des chaînes cohérentes, produit d'un même mouvement le signifiant verbal et le signifié . Il peut exister plusieurs signifiés pour un seul signifiant verbal. Il en découle une indétermination relative du sens. C'est ce dernier phénomène qui permet de rapprocher le signe et le symbole.

Quand on compare en effet les différentes entités signifiantes entre elles, on remarque que, contrairement aux cas de la trace et du signal, le signe et le symbole ont la particularité commune de permettre une indétermination du sens. Il est en effet toujours possible qu'un même matériau soit investi d'un autre sens : l'articulation des phonèmes peut induire une polysémie du signifié; la composition des traits saillants peut induire une équivocité (comme par exemple dans la réversibilité de la figure et du fond dans certains dessins proposés par les théoriciens de la Gestalt , dans certains dallages qui apparaissent tantôt en creux tantôt en relief, ou encore de façon plus générale dans la peinture où se laisse deviner des symboles). C'est cette équivocité qui confère au symbole et au signe

un grand pouvoir évocateur et qui en font les outils principaux de l'expression, non-verbale et verbale. Il existe cependant des différences très remarquables entre le signe linguistique et le symbole, dont les principales se déclinent en cinq points.

14. Différence symbole / signe

Premièrement, le signe linguistique est non seulement le système le plus souple et le plus fin du point de vue de son pouvoir descriptif mais il est aussi celui qui permet de décrire les autres systèmes d'expression. Comme le remarque Benveniste :

«La langue est l'interprétant de tous les autres systèmes, linguistique et non-linguistique.»

Deuxièmement, alors que les phonèmes d'une langue sont en nombre fini et forment un répertoire descriptible, il n'y a pas de répertoire limité du nombre des traits saillants servant à la composition des symboles. Bref, pourvu qu'il soit institué par l'être humain, n'importe quoi peut servir de symbole, que ce soit les traits saillants des objets perçus (y compris les sons du langage) ou des images . Le symbole vise ainsi une figuration à partir d'un matériau non-linguistique et linguistique.

Troisièmement, le phonème implique une articulation tandis que le trait distinctif appelle une composition. Alors que, pour parvenir à faire sens, les phonèmes sont articulés en unités elles-mêmes articulées (selon la double articulation mise en lumière par Martinet), les traits saillants ne sont pas articulés parce qu'ils ne constituent pas un répertoire fixé une fois pour toutes qu'il s'agirait de combiner. Leur composition relève des lois mises au jour par les théoriciens de la Gestalt, que la psychanalyse et le connexionisme ont retrouvées par des cheminements propres.

Quatrièmement, alors que dans le cas du signe, le signifiant semble s'effacer entièrement au profit du signifié, le signifiant symbolique n'est jamais intégralement effacé par le processus de symbolisation .

Aussi le fait de réunir dans le processus de symbolisation le lion et le courage renvoie-t-il à quelque chose qui n'est pas forcément présent mais qui est interprété comme ayant eu lieu réellement : il a bien fallu qu'un jour au moins un lion fut considéré comme courageux. Au contraire, le signe est d'emblée abstrait et n'implique ni un rapport à des personnes, ni un rapport à la durée.

Cinquièmement, du fait de cette adhérence du signifiant symbolique au réel, la symbolisation construit un ordre généalogique au sein duquel prend place le symbole alors que la signification construit un ordre abstrait au sein duquel prennent place les signes (on apprend le système des signes). Bref, la cohérence des signes se veut systématique tandis que la cohérence des symboles est généalogique. Mais dans la mesure même où il s'inscrit dans un ordre généalogique, le symbole apparaît comme une énigme parce qu'il ne livre pas immédiatement son sens : le fait d'hériter du symbole (comme on hérite du "symbolon") pose l'énigme du passage des générations et de la place personnelle que tout individu doit trouver pour s'inscrire dans cet ordre.

15. Limites du point de vue structuraliste. Malgré ces différences entre symbole et signe, on a cependant eu tendance récemment à généraliser à outrance le sens du mot symbole en réduisant la différence entre symbole et signe parce que symbole et signe sont les deux systèmes principaux d'expression, non-verbale et verbale. Le point de vue structuraliste a en effet montré qu'il était possible d'envisager d'un même mouvement les notions de signe et de symbole par le biais d'une analyse formelle. Le point éminemment positif est qu'il devient alors possible de prendre en considération d'un point de vue systématique l'aspect symbolique de la langue, sans pour autant tenter de dresser une nomenclature figée de symboles. Mais le prix à payer est qu'il devient impossible de faire des hypothèses sur la nature spécifique des mécanismes cognitifs engagés . Aussi la spectaculaire réussite du point de vue structuraliste a-t-il eu aussi pour effet négatif d'interdire toute spéculation sur les mécanismes cognitifs sous-jacents à ces activités de pensée. Mais pour bien saisir la logique propre au symbole, il me paraît nécessaire de faire intervenir des hypothèses qui ne sont pas seulement de cohérence structurelle, comme c'est le cas pour le système des signes. Il me semble donc que la confusion qui entoure la notion de symbole provient en grande partie du fait que l'on envisage celle-ci tantôt comme un super-signé,

tantôt comme un infra-signe, ces deux interprétations ayant tendance à occulter la spécificité de la notion de symbole.

Mon but dans la suite est donc double, au vu de la question posée dans l'introduction et qui consistait à demander s'il y a une logique du symbole comme il y a une logique du signe linguistique. Tout d'abord, dans une partie critique qui fera un rapide état de la question, je voudrais essayer de décrire comment on a habituellement envisagé les rapports du symbole et du signe et je ferai allusion aux théories qui les ont comparés. Je voudrais ensuite tenter d'envisager d'un point de vue plus cognitif leur rapport mutuel parce que c'est sans doute ce point de vue qui permet de mieux apprécier leurs rapports.

1. Le rapport de parasitage entre symbole et signe

Je vais commencer par décrire brièvement les deux interprétations "maximaliste" et "minimaliste" de la notion de symbole, tout en ayant conscience de ne pas leur faire pleinement justice, faute de place.

11. Le symbole comme super-signe

Dans cette interprétation, on accorde non seulement à la langue un rôle d'interprétant universel des systèmes sémiotiques - suivant en cela Benveniste - mais aussi un rôle de théorisant universel : les systèmes sémiotiques non-linguistiques seraient interprétables selon le canon linguistique - ce que Benveniste n'a jamais prétendu -. Curieusement, par une espèce de retournement sémantique, toute production de sens est alors appelée symbolique, alors que le symbole n'est plus qu'un parent pauvre du signe. C'est une tendance que l'on a souvent rencontrée dans le structuralisme français au sein duquel est appelé "symbolique" (comme substantif masculin) ce qui est susceptible d'être caractérisé d'un point de vue structural dans le rapport de signification, qu'il soit envisagé d'un point de vue psychanalytique ou anthropologique. Je vais citer rapidement deux exemples, chez Lacan et chez Lévi-Strauss, en ayant tout à fait conscience de réduire leur pensée à la caricature. Chez Lacan :

«La situation du sujet est essentiellement caractérisée par sa place dans le monde symbolique, autrement dit dans le monde de la parole».

On voit ici que le monde de la parole en tant que monde des locuteurs de langues est considéré comme l'accès même à ce qu'il est convenu d'appeler la symbolisation. Mais ce faisant, on a tendance à confondre les différents types d'expression, en particulier ce qui relève du système (structural) des signes et ce qui relève des expressions symboliques, dont il faudrait savoir si elles forment système au même titre et de la même manière que le système de la langue. Chez Lévi-Strauss :

«Toute culture peut être considérée comme un ensemble de systèmes symboliques au premier rang desquels se placent le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science, la religion».

Là aussi et de façon encore plus nette que dans l'exemple précédent, on a l'impression que la notion de symbole et de rapport symbolique est une notion englobante qui, parce qu'elle est essentiellement structurale, n'a pas pour vocation de distinguer la spécificité des différents modes de l'expression symbolique. Or je ne sache pas que quiconque ait soutenu le point de vue selon lequel l'art entretient dans le détail le même rapport symbolique à la signification que la langue, la science ou la religion, même si des rapports restent certes décelables. Surtout, en rangeant le symbole du côté de la structure, on tente de gagner en objectivité (comme je l'ai déjà dit, l'analyse structurale n'a pas besoin de faire des hypothèses cognitives sur l'intention d'expression, notion d'emblée disqualifiée pour "subjectivisme non-scientifique") ce que l'on perd en détermination (on tend à confondre symbole et signe).

C'est pour cette raison qu'il me paraît plus expédient de distinguer le signe qui relève directement d'une analyse structurale et le symbole qui n'en relève pas directement ou peut-être même pas du tout. Mais avant d'en venir à cette idée, il faut d'abord envisager l'interprétation du symbole comme "infra-signe".

12. Le symbole comme infra-signe

Le symbole est interprété comme "infra-signe" quand on le considère comme trop peu arbitraire, trop "iconique" par rapport au référent ou qu'on le considère comme n'ayant aucune objectivité, c'est-à-dire comme étant seulement le fait de l'interprète quand celui-ci ne parvient pas à déterminer un rapport véritablement structural entre les entités mises en rapport et qu'il invoque alors un prétendu rapport "symbolique". C'est le point de vue de Saussure en linguistique et je vais m'attarder un instant sur lui parce qu'un épisode de sa vie intellectuelle va permettre de préciser le sens de la notion de symbole. Todorov rapporte qu'à Genève, au début de la carrière de Saussure, celui-ci avait été consulté par un collègue psychologue qui lui avait demandé d'intervenir à propos du cas d'une de ses patientes : cette femme était atteinte de "glossolalie", c'est-à-dire qu'elle parlait "en langues", en l'occurrence dans deux idiomes, le premier ressemblant au sanscrit et le second qu'elle attribuait aux habitants de la planète Mars. Le collègue de Saussure voulait savoir quels rapports entretenait le "sanscrit" parlé par sa patiente et le sanscrit véritable et tout naturellement il avait fait appel à un de ses collègues linguistes connaissant le sanscrit pour répondre à ses questions. Saussure conclut :

«[] ce sanscrit ne contient jamais la consonne f. C'est un fait considérable quoique négatif. L'f est effectivement étranger au sanscrit; or, dans l'invention libre, on aurait eu vingt chances contre une de créer des mots sanscrits pourvus de l'f, cette consonne semblant aussi légitime qu'une autre si l'on n'est pas averti».

On voit que, par bien des côtés, le mystère demeure après l'intervention de Saussure et que l'on ne comprend toujours pas comment la patiente avait réussi à élaborer une langue de type "sancritoïde". En particulier, on ne voit pas de raison qui pourrait expliquer l'absence du "f", trait distinctif du sanscrit par rapport à la langue maternelle de la patiente, le français. Ultérieurement, un autre linguiste de l'Université de Genève, Victor Henry, fasciné par ce matériau linguistique très curieux, s'est repenché sur les deux langues en question. Il avance une hypothèse pour expliquer les passages qui paraissent "sancritoïdes" et fait remarquer la chose suivante :

"S'il est une pensée générale qui occupe tout entier le subconscient de Mlle Smith au moment où elle assemble les sons du sancritoïde ou du martien, c'est assurément celle de ne point parler français : toute son attention doit être bandée à cet effort. Or le mot français commence par un f, pour cette raison l'f doit lui apparaître comme la lettre "française" par excellence et donc elle l'évite tant qu'elle peut []".

On peut faire quelques remarques concernant cette hypothèse.

Il n'y a évidemment aucune raison linguistique de ne pas employer le "f" et il paraît donc nécessaire d'envisager une raison extra-linguistique, de nature mentale. Et en effet, en faisant une hypothèse de nature psychologique sur la possibilité d'un mécanisme de censure sur le "f", on parvient beaucoup mieux à expliquer ce qui a pu pousser le malade à ne pas faire usage du "f". Todorov conclut en disant : "Il suffit d'admettre que la logique du symbolisme n'est pas forcément la même que celle de la langue ; ou même plus simplement : qu'il existe, à côté de la langue, d'autres modes de symbolisation, qu'il faut tout d'abord apprendre à percevoir. "F" symbolise "français" grâce à une relation qui n'est pas constitutive de la langue conçue comme un système de signes" .

13. La spécificité de la logique du symbole

Retenons trois points de la remarque de Todorov.

Premièrement, si la langue en tant que système de signes permet de décrire toute forme d'expression, c'est-à-dire si elle sert bien d'"interprétant général" comme disait Benveniste, à l'inverse, on trouve dans les systèmes de signes, et jusque dans la langue, un matériau propre à l'expression symbolique. De ce point de vue, la perspective structurale a bien trouvé le moyen, jusqu'alors inédit, de décrire ce qui dans la langue ressort de la logique du symbole. Comment décrire cet aspect symbolique présent dans la langue ? C'est que l'on hérite d'une langue particulière, la langue que l'on nomme précisément "maternelle", qui inscrit chacun de nous dans une généalogie. La langue a donc ceci de particulier d'être à la fois un matériau dont on hérite et que l'on apprend, relevant ainsi de la logique de l'abstraction comme

de celle du symbolique . Dans le cas où la langue est envisagée selon ce dernier point de vue, le matériau phonique n'est pas traité comme un support pour un signifié selon le rapport signifiant / signifié mais plutôt comme l'était le "symbolon" : se trouvent accolés des phonèmes qui sont dans un rapport non-arbitraire (analogique ou encore de ressemblance homophonique) et qui jouent entre eux comme les morceaux du "symbolon" susceptibles de s'emboîter à nouveau. La question est bien entendu celle de savoir ce que ces "emboîtements" symbolisent, c'est-à-dire à quels actes ils renvoient selon la logique généalogique propre à l'expression symbolique .

Deuxièmement, si les logiques de l'expression symbolique et celle du système des signes ne coïncident pas, elles ne s'opposent pas nécessairement : on peut concevoir que l'expression symbolique puisse servir les buts conceptuels du système des signes et réciproquement que des buts conceptuels puissent aussi servir à exprimer des réalités symboliques . Mais c'est évidemment quand les deux logiques ont leur propre cours que leur différence devient visible et que l'on en prend conscience. Sinon, l'aspect symbolique reste inconscient - ce qui ne veut d'ailleurs pas dire qu'il ne joue aucun rôle dans la signification : il est seulement refoulé.

Le troisième point découle du second : l'expression symbolique n'apparaissant pas immédiatement à la conscience, il est nécessaire de s'entraîner pour avoir accès à ce genre d'expression, c'est-à-dire de faire intervenir une autre durée que celle qui dérive de la compréhension de la langue en tant que système de signes . Dans le cas où l'on a affaire à un système de signes linguistiques, des sutures inattendues peuvent se produire entre phonèmes et guider l'interprétation de l'expression symbolique .

Ces trois points rendent nécessaire le fait d'envisager les rapports entre signe et symbole de façon plus souple qu'un simple rapport d'opposition ou d'englobement. La question qu'il faut se poser est donc celle de savoir la place qu'il faut accorder à l'expression symbolique par rapport au système des signes linguistiques, si l'on admet que le système des signes est le système sémiotique par excellence.

Idéalement, répondre à cette question devrait permettre de préciser - par une confrontation avec les acquis du structuralisme - la nature de l'appareil formel nécessaire pour envisager la place respective des deux types d'expression ainsi que le type d'hypothèse psychologique - et plus globalement cognitive - nécessaire pour rendre compte des mécanismes liés à l'usage de l'expression symbolique comme à celui des systèmes de signes. Evidemment, il ne s'agit que d'esquisser une telle réponse ici. J'en viens donc à mon deuxième but : tâcher d'envisager les rapports mutuels entre symbole et signe.

2. Le rapport de couplage entre symbole et signe

Si on laisse de côté une interprétation du rapport symbole / signe sur le mode du parasitage comme le fait Saussure (et bien d'autres) et que l'on tente d'envisager leur couplage, deux perspectives me semblent indispensables et complémentaires : une perspective que, faute de mieux, j'appellerai généalogique qui tente d'analyser le couplage allant dans le sens du système des signes vers l'expression symbolique et une perspective dite structurale qui tente d'analyser le couplage en sens inverse. Je vais les décrire l'une après l'autre.

21. Perspective généalogique

Il s'agit d'essayer de retrouver comment les systèmes de signes en tant que systèmes abstraits non seulement peuvent être investis par l'expression symbolique mais peuvent aussi être produits par elle. On a vu que le système des signes pouvait être investi de façon pathologique, comme dans le cas de la patiente de Genève. Ce qu'il faudrait envisager, c'est la façon dont cet investissement se constitue aussi de façon non pathologique, comme inhérent au rapport de couplage entre symbole et signe.

Il me semble que deux grands axes de recherche ont été exploités au cours du siècle ; le premier, directement philosophique : la phénoménologie ; le second appartenant aux sciences dites "humaines" : la psychanalyse. Je me contenterai de les énumérer en ne donnant à chaque fois qu'un exemple, faute de place.

211. L'axe phénoménologique

Le problème s'est posé chez Husserl à partir d'une interrogation sur le statut et la finalité de la science, qu'il considérait comme en "crise", selon l'un de ses textes les plus connus. La crise des sciences provient d'une perte de leur sens premier : risquant toujours d'être fossilisées dans des formules seulement linguistiques dont les contenus de sens ne sont pas réactivés par les activités de pensée des sujets, ces formules ne servent plus que de recettes applicables automatiquement et visant l'application pratique. De surcroît, dans le cas de la physique mathématique dont le modèle s'impose dans les sciences à partir de l'époque de Galilée, les formules employées sont de nature mathématique et créent un antagonisme irrémédiable entre la perception du monde par l'intermédiaire des sens et le monde tel qu'il est reconstitué abstraitement par la physique : les êtres humains vivent donc en décalage constant entre le témoignage de leur sens, trompeurs du point de vue de la science, et la science elle-même, dont la reconstitution objective du monde ne semble pas laisser de place au sujet, pourtant à la source de la science en question. C'est ce cercle vicieux que Husserl tente de briser.

Faire ce que l'on pourrait appeler (d'un terme non-husserlien) la "généalogie" des sciences doit permettre de retrouver la relation symbolique qui unit l'expression fossilisée (seulement logique dit Husserl) des formules et l'acte humain qui les a produites par référence à des principes idéaux dont le sujet humain a acquis l'évidence. C'est par exemple le cas pour la géométrie : étudier son origine consiste non pas à en retracer les premiers linéaments factuels (qui se perdent dans la nuit des temps) mais à faire retour à son principe comme à ce qui fait sens, c'est-à-dire à ce qui guide la finalité des étapes de son histoire :

«La déduction suit dans son progrès l'évidence logique-formelle ; mais sans le pouvoir effectivement exercé de la réactivation des activités originaires enfermées dans les concepts fondateurs, donc aussi sans le Quoi et le Comment de leurs matériaux pré-scientifiques, la géométrie serait une tradition devenue vide de sens, dont il nous serait absolument impossible, au cas où ce pouvoir viendrait à nous manquer, de savoir si elle a ou a jamais eu un sens authentique et effectivement récupérable.»

En ce sens, il doit toujours y avoir un rapport symbolique (même si le terme n'est pas husserlien) au principe pour qu'une science demeure vivante et c'est précisément la perte de la relation au principe qui produit la "crise de la science" que l'on constate dans l'hyper-spécialisation des chercheurs et l'aspect magique que la science possède chez ceux qui n'y ont accès que par les résultats techniques. Cette relation au principe est, pour Husserl et son école, le fait d'expériences anté-prédicatives, non encore fossilisées dans des expressions linguistiques, qui doivent permettre de rapporter toutes les formations théoriques (y compris les systèmes de signes) à une couche sédimentée et oubliée de notre rapport au monde. C'est cette couche qui serait la source de l'expression symbolique et que la phénoménologie a pour but de dévoiler en montrant la nécessité du couplage entre symbole et signe.

Par exemple, les expériences que Charles Le Nay a menées devant nous me semblent relever d'un tel axe : par le biais d'une technique qui court-circuite nos habitudes perceptives, on peut retrouver l'engagement du corps propre dans la constitution de l'espace perçu, engagement de nature symbolique dans la mesure où il ne relève pas des propriétés directement structurales qui fondent l'abstraction, mais de la façon dont le corps propre joue le rôle d'une source pour la constitution de l'abstraction elle-même.

212. L'axe psychanalytique

C'est évidemment l'axe de recherche dans lequel la question des processus mentaux à la source de l'expression symbolique, y compris dans le langage, a été la plus travaillée. Freud a montré dans *L'Interprétation des rêves* que l'expression symbolique est consubstantielle à l'expression en général dès lors que l'on fait l'hypothèse de l'existence de l'inconscient. On est alors amené à étudier la façon dont les chaînes signifiantes à la racine de l'expression symbolique et linguistique sont tributaires de ce fonctionnement inconscient. Bien que la question soit très controversée, ce fonctionnement est décrit, en particulier en France, à l'aide de la typologie de Jakobson en 1956 reprise par Lacan l'année suivante

qui décrivent deux formes d'accession au sens, la métonymie et la métaphore, reprenant ces termes à la théorie rhétorique des tropes mais en élargissant leur signification. La métonymie instaure une "congruence des signifiants" qui permet d'instituer une correspondance étroite entre signifiant et signifié de sorte que la correspondance en question puisse se suivre pas à pas . La métaphore institue une substitution des signifiants provoquant un effet de non-sens, à partir duquel un sens nouveau finit par émerger . Ces deux modes d'accès au sens se retrouvent aussi bien dans le cas du symbole que dans le cas du signe.

D'un point de vue généalogique, deux perspectives de recherche doivent être menées à bien.

Premièrement, on doit montrer que le sens se constitue progressivement dès la naissance de l'individu autour d'un certain nombre de traits saillants qui seront dits symboliques et qui participent à la construction des premiers objets libidinaux, en particulier le sein, l'objet anal et le signifiant phallique . La focalisation ultérieure de l'enfant sur tel ou tel de ces objets composé d'un ensemble de traits saillants est capitale pour son développement qui se distribue en phases, décrites à l'origine par Freud. Il ne me semble pas que l'on ait constitué de liste finie de ces traits saillants dont on trouve des descriptions chez des psychanalystes appartenant à des écoles très diverses . Le psychanalyste français D. Anzieu a par exemple montré le rôle symbolique absolument capital joué par la notion de peau : il montre en particulier qu'il y a une sorte de sédimentation de cette notion dans les processus d'idéation et quelle reste présente dans des opérations de la pensée abstraite que le sujet pathologique ne peut mener à bien faute de posséder les enveloppes psychiques adéquates. La notion de peau n'est donc pas seulement un composant anatomique primordial, elle joue également un rôle symbolique dans la mesure où elle participe à la construction des abstractions.

Deuxièmement, on doit montrer que cette perspective symbolique reste présente, y compris dans des théories ou des systèmes qui en paraissent éloignés. Dans ce cas, il est souvent nécessaire d'aborder l'itinéraire singulier d'un individu pour réussir à montrer l'orientation symbolique de sa recherche . La question qui se pose alors dans toute son acuité est celle du rapport entre la vie particulière d'un individu et le contenu universel de l'expression qu'il a produite - en particulier quand il s'agit d'un travail scientifique - : c'est évidemment une question qui ne doit pas être abordée seulement du point de vue des itinéraires individuels mais aussi du point de vue d'une théorie cognitive générale qui soit susceptible de rendre compte de la relation de couplage entre le symbole et le signe. Freud l'a abordé (entre autre occasion) dans un texte célèbre qui décrit ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui "l'expérience de la bobine" dans laquelle se joue l'articulation entre symbole et signe. Il s'agit d'une expérience au cours de laquelle un enfant pallie le départ et l'absence de sa mère par un jeu de son invention qui consiste à lancer une bobine puis à la ramener à lui par l'intermédiaire d'un fil en prononçant deux mots (en allemand : fort / da : "au loin" / "ici") . On assiste à la construction d'un rapport à quatre termes : présence, absence, apparition, disparition. C'est ce rapport qui fait passer de l'expression symbolique au système de signes qui en apparaît dès lors comme l'explicitation. L'enfant substitue, dans une invention toute personnelle, la bobine à sa mère mais en prononçant les mots de sa langue maternelle, il substitue à la bobine un mot et se place de ce fait dans un ordre qui n'est plus seulement le sien, à savoir l'ordre linguistique (en l'occurrence allemand). C'est cette double substitution (la mère par la bobine et la bobine par le mot) qui assure le passage du symbole de la mère qu'est la bobine au signe de son absence ou de sa présence.

213. Les traits généraux des recherches généalogiques sur le symbole

Quels sont les traits généraux propres à ces deux voies de recherche ?

Elles montrent que le système des signes permet la représentation neutre des actions alors que les symboles donnent sens à des actes par des figurations dans lesquelles le sujet est directement impliqué par l'intermédiaire de son corps : de ce point de vue, le symbole est lié à un désir et à ses expressions plus ou moins détournées. C'est ce "détournement symbolique" qui doit expliquer comment peut exister

un rapport de couplage entre la non-arbitrarité du symbole et l'arbitrarité du signe. Ce rapport de couplage s'organise par le biais d'une action différée, comme le fait remarquer F. Jodelet à propos du jeu verbalisé :

«Dans ce jeu, le simulo-mouvement est, comme nous l'avons dit, saisi consciemment comme tenant lieu du mouvement gestuel antérieur. La perception de ce simulo-mouvement constitue non seulement sa perception, mais une superposition à celle-ci de l'image partiellement différente du mouvement prototype. Nous supposons que le segment de langage, en tant que co-occurent avec le simulo-mouvement, va être englobé dans cette conscientisation.»

C'est cette action différée (et les schèmes sensori-moteurs qui en sont la source) qui s'efface dans l'usage des signes et qu'il faut tenter de retrouver soit pour rendre compte de la possibilité des expressions abstraites, soit pour modifier les expressions pathologiques.

22. Perspective structurale

La perspective généalogique fait cependant difficulté quand on s'en tient uniquement à elle, dans la mesure où l'on peut redouter que si l'on s'en remet à l'antéprédicatif ou à la recherche des traits saillants de nature pré-linguistique pour rendre compte de la façon dont l'expression symbolique investit le système de signes, on ne soit plus capable d'en sortir : il y aurait donc du psychologisme dans l'attitude qui voudrait revenir à un stade premier pour tenter de reconstruire sa propre genèse. Car enfin pour quelles raisons quitter ces expériences originaires si on les retrouve y compris dans les plus hautes abstractions décrites grâce au système des signes ?

Je ne vois qu'une façon de répondre à cette question, c'est de faire intervenir la notion de sublimation telle qu'elle est décrite par la psychanalyse. Cette notion vise en effet à rendre compte du fait qu'un investissement pulsionnel peut être déplacé vers des domaines et dans des expressions qui semblent ne plus rien à voir avec l'obtention d'une satisfaction. La notion de sublimation permet également d'articuler un cheminement individuel et le devenir collectif de la culture. Une illustration de cette notion me semble se trouver dans le projet de Cassirer d'une "philosophie des formes symboliques" qui retrace, à partir des expressions symboliques propres au mythe, la façon dont, à travers l'histoire des cultures, se transforment progressivement ces expressions, jusques et y compris celles qui relèvent de la science. La perspective généalogique me semble donc devoir être redoublée par une perspective structurale pour que la théorie du symbole soit stabilisée et relève des instruments de la rationalité. Ainsi serait-il possible d'utiliser les acquis du structuralisme dans une perspective non formalisante, en tentant de rapporter les constructions les plus abstraites du sens à des rapports de couplage entre symbole et signe sans les faire dériver mécaniquement l'un de l'autre.

Le point de départ qui sera le mien ici vient de la constatation que l'acte est à la perspective généalogique ce que le récit est à la perspective structurale qui se place donc d'emblée à un autre niveau d'intégration que celui de la langue. Ce niveau d'intégration est celui du sens tel que cette notion a été dégagée par l'herméneutique.

221. L'axe herméneutique

Le seul axe que je mentionnerai dans cette perspective structurale sera donc l'axe herméneutique qui traite précisément de la façon dont l'expression symbolique investit le système des signes au niveau structural du récit.

Remarquons tout d'abord que l'on hérite d'un récit (que ce soit les contes pour enfants, les mythes ou les récits religieux) qui n'est jamais constitué à un instant du temps et que le récit a ceci de particulier d'être d'emblée collectif tout en permettant l'identification par les individus et en laissant ouvert indéfiniment les interprétations. De ce point de vue, l'axe herméneutique se distingue des axes précédents qui rencontraient la question du symbole ou du rapport symbole / signe à partir d'un

questionnement propre, y compris pour ce qui est de la linguistique qui se veut être une science générale des signes et non pas, à proprement parler, de leur sens. La prise en compte de la dimension du sens exige en effet un déplacement de l'attention vers le texte et sa cohésion interne, alors que c'est à peu près à cet endroit qu'une théorie linguistique s'arrête. On comprend alors l'aspect très englobant que peut avoir la définition de l'herméneutique chez un P. Ricur :

«La tâche d'une herméneutique est de confronter les différents usages du double sens et les différentes fonctions de l'interprétation par des disciplines aussi différentes que la sémantique des linguistes, la psychanalyse, la phénoménologie et l'histoire comparée des religions, la critique littéraire, etc.»

Il s'agit donc, en se plaçant du point de vue de la détermination du sens, d'utiliser les ressources disponibles dans tous ces savoirs en partant du postulat que les signes sont explicables par d'autres signes selon des règles d'interprétation qui peuvent décrire l'articulation des signes à la fois du point de vue des signifiés et des signifiants. La découverte de ces règles s'opère à un niveau entièrement structural qui n'émet donc par principe aucune hypothèse cognitive.

Un concept paraît capital dans ce domaine de recherche, celui d'isotopie, définie de la façon suivante :

«On appelle isotopie toute itération d'une unité linguistique. L'isotopie élémentaire comprend donc deux unités de la manifestation. Cela dit, le nombre des unités constitutives d'une isotopie est théoriquement illimité».

Cette unité sémantique minimale - appelée sème - est étudiée dans ses rapports avec les autres unités au niveau du texte : on cherche à identifier quels types de connexions peuvent s'établir entre elles. Il existe, dans ce contexte, un usage spécifique du terme de symbole, c'est celui de "connexion symbolique" qui, à partir d'un groupe de sèmes, permet de qualifier par le lexique un autre groupe de sèmes. F. Rastier reprend à Saint Augustin l'exemple de connexion symbolique suivant :

«Nous disons "un buf" et comprenons par ces deux syllabes l'animal qu'on a coutume d'appeler de ce nom. Mais en revanche, cet animal nous fait songer à l'Evangéliste que l'Ecriture, selon l'interprétation de l'Apôtre, a désigné par ces mots : "Tu ne mettras pas de frein au buf qui foule le grain".»

On remarquera ici que la connexion symbolique s'opère entre deux classes sémantiques différentes sans être incompatibles, par le biais d'un code symbolique donné à l'avance qui permet de régler le caractère évocateur du terme (dans l'exemple, celui de buf). La connexion symbolique permet ainsi un transfert réglé du sens à "sens unique", pourrait on dire, puisque si le buf fait songer à l'évangéliste quand on se réfère aux paraboles de l'Ecriture, la réciproque n'est pas vraie. La connexion symbolique n'est évidemment pas la seule connexion possible, qu'une herméneutique se doit d'analyser en détails.

3. Conclusion

On peut faire, en conclusion, un retour à l'étymologie de symbole telle que je l'ai décrite en commençant : le "symbolon" permet l'évocation non d'un signifié unique comme dans le cas d'un signe linguistique mais l'élaboration d'un récit, même minimal, comme c'était le cas dans le récit de la disparition de la mère durant l'expérience de la bobine. Ce récit est d'ordre généalogique et tente de figurer les rapports entre les générations. Au confluent du point de vue individuel et du point de vue collectif, le symbole peut recueillir du sens et de ce fait devenir universellement compris, même s'il est diversement interprété. D'un point de vue cognitif, il est lié à la figuration et à l'image et repose sur la composition de traits saillants selon des règles de composition qui semblent hériter autant de la structure physique des phénomènes que de la diversité des cultures.

Références

Benveniste, E. (1939). "Nature du signe linguistique." *Ars Linguistica* I(1939).

Benveniste, E. (1974). *Problèmes de linguistique générale* 2 Paris, Gallimard.

Cassirer, E. (1953). *Philosophie des symbolischen Formen* trad.franç. Paris, Editions de Minuit.

- Freud, S. (1899). *die Traumdeutung*, trad. franç. Paris, Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1920). *Essais de psychanalyse* Paris, Payot.
- Gori, R. (1996). *La preuve par la parole. Sur la causalité en psychanalyse* Paris, Presses Universitaires de France.
- Guillaume, P. (1979). *La psychologie de la forme* Paris, Flammarion.
- Husserl, E. (1935). *Die Krisis der Europäischen Wissenschaften und die Transzendente Phänomenologie* trad. franç. Paris, Gallimard.
- Jakobson, R. (1963). *Essais de linguistique générale 1* Paris, Minuit.
- Jodelet, F. (1979). *Naître au langage ; genèse du sémiotique et psychologie* Paris, Klincksieck.
- Jones, E. (1948). *Théorie et pratique de la psychanalyse* Paris, Payot.
- Lacan, J. (1953-1954). *Le Séminaire I. Les écrits techniques de Freud* Paris, Le Seuil.
- Lacan, J. (1966). *Ecrits* Paris, Le Seuil.
- Laplanche, J. (1980). *Castrations, symbolisations* Paris, Presses Universitaires de France.
- Lassègue, J. (1993). *Le test de Turing et l'énigme de la différence des sexes. Les contenants de pensée* D. Anzieu et al. Paris, Dunod: 145-195.
- Lassègue, J. (1996). "What Kind of Turing Test did Turing have in Mind ?" *Tekhnema; Journal of Philosophy and Technology* (3): 37-58.
- Lévi-Strauss, C. (1950). "Introduction à l'uvre de Marcel Mauss" *Sociologie et anthropologie* G. Gurvitch ed. Paris, Presses Universitaires de France: IX-LII.
- Martinet, A. (1967). *Eléments de linguistique générale* Paris, Armand Colin.
- Petitot, J. (1992). *Physique du Sens; De la théorie des singularités aux structures sémio-narratives* Paris, Editions du CNRS.
- Piaget, J. (1950). *La formation du symbole chez l'enfant* Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- Rastier, F. (1987). *Sémantique interprétative* Paris, Presses Universitaires de France.
- Ricur, P. (1968). *Le conflit des interprétations ; Essai d'herméneutique* Paris, Le Seuil.
- Rosolato, G. (1985). *Eléments de l'interprétation* Paris, Gallimard.
- Sperber, D. (1974). *Le symbolisme en général* Paris, Hermann.
- Spitz, R. A. (1965). *De la naissance à la parole; la première année de la vie* Paris, Presses Universitaires de France.
- Todorov, T. (1977). *Théories du symbole* Paris, Le Seuil.